

DIX ANS DU PRIX ARCIMBOLDO

« Le réel ne reviendra jamais, puisqu'il est déjà là. »

Dans le *Réel et son double*, Clément Rosset analyse le rapport de l'illusion au réel. Il part d'un postulat simple, l'illusion est le double du réel. Ce paradoxe d'un double qui est lui-même et qui est l'autre interroge le rapport du spectateur à l'œuvre comme de la relation de l'homme au monde.

Ce paradoxe prend une ampleur nouvelle avec les outils de création numérique. L'artiste revisite la représentation du réel et son double : la place du spectateur.

Le prix Arcimboldo a été créé en 1999 par Gens d'Images. Après le prix Nadar et Niepce, c'est le troisième prix mis en place par cette association. Monique Plon nous explique, dans un interview que ce prix est né d'un désir de s'adapter aux évolutions des techniques. Ainsi le prix Arcimboldo accompagne la création numérique. Unique en France, il récompense chaque année un artiste.

En 2009, une rétrospective impliquant tous les lauréats du prix a eu lieu et a donc révélé une évolution de cette discipline ces dix dernières années.

L'année de naissance du prix correspond à une période où les nouvelles techniques étaient pour les photographes presque inexploitable rappelle Monique Plon. Elle constate d'ailleurs que les premières années, ce furent les artistes plasticiens qui présentaient les

meilleurs dossiers. Créer avec les nouvelles technologies, c'est faire l'expérience d'un autre moyen de s'exprimer. En dix ans, les choses ont évolué, les artistes se sont positionnés, les photographes ont intégré ces nouveaux moyens pour aller plus loin dans leur approche de l'image. Après le tâtonnement et l'expérience, les démarches s'affinent, donnant à voir un monde singulier fidèle aux multiples possibilités du médium.

Faire un bilan, c'est à la fois tenter de comprendre ce qui fait de ce prix une étape importante dans le processus de création, mais c'est aussi prendre en compte l'enjeu de ce que l'œuvre révèle.

Au regard de l'ensemble des travaux des dix lauréats, un point commun me frappe.

Tous se questionnent sur la notion d'identité, à travers les portraits, le paysage, ou l'homme dans son environnement. Sachant que l'une des définitions de la notion d'image est la *reproduction exacte ou représentation analogique d'un être, d'une chose* (selon Le Robert), la question de l'identité concerne déjà ce qui se donne en représentation.

Régis Debray, dans un ouvrage qu'il consacre à l'histoire du regard en occident, place notre société moderne dans une époque qu'il intitule la *Vidéosphère*. C'est l'âge de la reproductibilité. Avec la naissance de la photographie, l'image se multiplie et du même coup se banalise. Nous sommes dans un rapport homme/machine. D'autres formes visuelles apparaissent, la photographie, le cinéma, la télévision, la vidéo et l'image numérique. Le domaine du spectaculaire prend le relais. L'image nous entoure, elle est partout. Elle est notre quotidien. Dans ce contexte, l'approche de la représentation à l'aide de l'outil numérique place d'emblée l'image dans une autre sphère. Avec la photographie, l'image réfléchit d'une certaine manière le réel. L'image virtuelle révèle une réalité qui a quelque chose en plus. Elle est en quelque sorte une

projection.

Le champ de l'identité prend donc sa source dans cet espace singulier où deux temps se répondent, un temps passé qui est celui de la mémoire, un temps futur qui est celui de la projection.

L'outil permet à l'artiste de mettre en place des stratégies d'illusion : ce double du réel qui prend en compte l'autre. L'autre est hybride dans la plupart des images vues dans cette rétrospective. « *L'image numérique qui n'est donc plus une photographie, possède une origine incertaine, perpétuellement réinscriptible. [...] C'est ce défaut de racines qui suscite le trouble dans l'esprit des photographes contemporains comme dans le nôtre.* » Ce métissage participe de ce trouble inscrit dans l'image car elle est hors contexte. L'image renvoie à autre chose.

Les images proposées dans cette rétrospective posent les bases d'une représentation déplacée.

Pour Orlan, l'utilisation des outils numériques à travers les questions qu'elle se pose sur le corps joue un rôle important. Passant du Body-art à la transformation virtuelle, l'artiste prolonge ses réflexions en questionnant l'identité de la femme. Entre masque et illusion, le double d'Orlan prend sa source dans la représentation de cultures différentes. Les portraits de Catherine Ikam poussent les limites de la représentation. Elle crée des personnages virtuels à partir de captures tridimensionnelles. Entre le réel et l'irréel, ses personnages semblent venir d'un autre monde. Sur le même principe, Florian Schneider fabrique numériquement des portraits de femmes étrangement ressemblantes. S'inscrivant dans la tradition des portraitistes classiques, il réinvestit l'espace pictural dans une réflexion autour du modèle. Les petites filles d'Alain Delorme sont des clones souriants et figés. L'apport

numérique transforme les enfants en de véritables poupées de cire.

Chaque artiste utilise l'outil pour transcender la représentation de l'homme. Mi-modèle, mi-clone, mi-sculpture, les outils numériques permettent d'accéder à une forme d'idéalisation du sujet. Ils affrontent de manière directe la question de la représentation dans nos sociétés qui tendent à dépersonnaliser l'être humain. Cette problématique est reprise d'une autre façon par Nicole Tran Ba Vang, Christophe Clark et Virginie Pougnaud, Jean-Batiste Barret , tom Drahos, Patrick Fournial, Nicolas Moulin et Jean-François Rauzier. Nicole Tran Ba Vang interroge la représentation de la femme à travers les typologies de la mode et de la publicité. Cette double peau enferme la femme dans une représentation sublimée. L'univers de Christophe Clark et Virginie Pougnaud transcende le rêve en présentant des mondes parallèles dignes des grands tableaux de l'histoire de l'art. Jouant sur les décalages culturels, Jean-Batiste Barret propose des mises en scène où se confrontent l'homme et son environnement. Tom Drahos évoque le corps à travers ses cellules volatiles de l'enveloppe neurologique. Enfin Patrick Fournial joue de notre culture de l'image optique pour décrire un espace miniaturisé où l'homme devient le jouet de lui-même. À l'inverse, le travail de Nicolas Moulin nous plonge dans un monde futuriste : de grandes constructions de béton poussent au milieu de la nature. Elles imposent leur présence artificielle et dénoncent ainsi la puissance supposée de l'homme sur son environnement. Enfin, Jean-François Rauzier place l'image dans un espace démultiplié. Le temps se contracte et l'homme acquiert un pouvoir d'ubiquité divin.

Le rapport à l'image se transforme. Le nouvel outil ouvre un champ de possibles sur la représentation. Les artistes s'en emparent comme ils l'avaient fait avec le pinceau puis l'appareil photographique. On passe

d'une image proche d'une réalité inscrite dans notre mémoire à une image inventée, fantasmée, et pleinement assumée.

Les artistes ont tous en commun l'affranchissement à l'image-miroir. C'est la maîtrise de l'outil qui permet ce dépassement. Ainsi le premier lauréat du prix, Orlan, se réfléchit dans un autre moi, culturellement identifié par l'artiste comme par le spectateur. Jean-François Rauzier, dix ans plus tard, fait quant à lui exploser l'image du moi dans une mosaïque qui se répète à l'infini. Entre ces deux images virtuelles, la place du spectateur a évolué : il est progressivement impliqué par l'artiste. L'image-miroir devient image-projection, la réalité devient double, le point de vue du spectateur est lui-même transposé dans l'image.

Plus encore, l'arrivée des nouvelles technologies dans la palette des artistes marque un passage important. « Je » devient « l'autre », comme préconisait Arthur Rimbaud. L'écran, internet, le virtuel, les réseaux, changent le statut du spectateur. De passif, il devient actif, l'artiste ne donne plus à voir, il construit avec celui qui regarde son travail. Nous entrons dans l'espace interactif du virtuel.

Avec les outils numériques, l'artiste déplace à nouveau le réel dans un espace-temps illusoire poursuivant des courants plus anciens : le surréalisme, le cubisme, le futurisme, ...

« L'illusionné fait ainsi de l'événement qu'il perçoit deux événements qui ne coïncident pas. De telle sorte que la chose qu'il perçoit est mise ailleurs et *hors d'états de se confondre avec elle-même.* »

Clément Rosset : « le réel et son double », Folio Essais p.13
Interview du 15 janvier 2010 avec Monique Plon vice-présidente de Gens d'images et déléguée générale du Prix Arcimboldo

Anne-Marie Morice : « Photographie numérique et défaut d'origine », *L'ailleurs*, La recherche photographique n°20, Printemps 1997.

Clément Rosset : « le réel et son double », Folio Essais p.16